

## Article

---

« La dimension culturelle des deux solitudes »

Naim Kattan

*Études internationales*, vol. 8, n° 2, 1977, p. 337-341.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700783ar>

DOI: 10.7202/700783ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## LA DIMENSION CULTURELLE DES DEUX SOLITUDES

Naïm KATTAN \*

Les difficultés que pose le rapport entre les deux cultures au Canada sont nées de choix historiques, choix qui distinguent le Canada des États-Unis et lui donnent ses caractéristiques et ses qualités propres. Le Canada est le fruit de deux projets de civilisation : parallèles, semblables et différents, semblables dans la différence. Anglais et Français ne cherchèrent point au Canada à couper avec l'Europe, à inaugurer une nouvelle civilisation, ni même à recommencer celle dont ils étaient les porteurs. Par loyalisme et fidélité, ils ont cherché à prolonger l'Europe sur le Nouveau Continent. Unis dans leur volonté de défendre leur projet respectif, ils ont affirmé leur volonté de défendre leur choix les armes à la main contre l'agression extérieure.

Il fallait peupler le continent et d'abord explorer le nouvel espace. Entreprise ardue qui fut menée comme réponse à un appel du destin et non comme l'expression d'une soif de liberté, une affirmation du courage et de la virilité et d'une mise en œuvre d'une entreprise de conquête. La fidélité au passé s'est prolongée dans l'obéissance aux exigences d'une terre nouvelle. Et s'il y eut conquête, ce fut d'abord celle de soi, un acte d'autodéfense. Et comme tout projet fondé sur la fidélité, tout projet culturel du Canada ne se caractérisait pas par l'agression et l'éclat mais par la timidité, l'effacement et l'autodéfense.

Nous n'avons nullement l'intention de suivre l'itinéraire de ces deux projets au cours des trois derniers siècles. Nous nous contenterons d'en décrire les manifestations contemporaines.

En 1922, l'abbé Lionel Groulx publiait un roman : *L'Appel de la race*, où il décrivait les menaces que représentent les liens entre Canadiens anglais et Canadiens français. Vingt-trois ans plus tard, en 1945, dans *Two Solitudes*, Hugh MacLennan faisait ressortir les difficultés de ces mêmes liens. Or, dans l'un et l'autre des romans, les deux projets de civilisation britannique et français apparaissent imperméables l'un à l'autre. Si les différences linguistiques et culturelles sont mises de l'avant, la véritable ligne de démarcation est tracée par la religion. Les voisins qui se regardent vivre sont catholiques et protestants. Les Français catholiques étaient les soldats d'une mission : l'évangélisation de l'Amérique. La crainte de la menace d'un protestantisme non seulement rival dans sa volonté d'évangélisation, mais adversaire dans son désir de convertir les catholiques n'est pas née de la Conquête. Déjà les rois Bourbons interdisaient la terre canadienne aux Huguenots et aux Juifs.

---

\* Conseil des Arts du Canada.

Aux yeux des protestants, les catholiques paraissaient tout aussi menaçants. Certes, la dénonciation par les Orangistes des complots menés par les papistes est l'expression extrême et radicale de cette peur. Mais les difficultés qu'éprouvèrent et qu'éprouvent encore les catholiques irlandais sont un rappel constant du chemin qui sépare l'affirmation de la liberté des religions et la mise en pratique de ce principe. Aussi, au Canada, catholiques et protestants ont reconnu l'existence de l'autre tout en se prémunissant contre sa menace.

La Conquête, suivie du départ des élites françaises, a plongé la société canadienne-française dans l'insécurité culturelle. L'Église est devenue sauvegarde, armure, expression de la différence et de la fidélité, ordinatrice du dynamisme et de la vitalité. Nombreux furent cependant les mouvements libertaires. Le désir de quitter la place forte ne fut jamais éteint. Mais le monde extérieur était trop menaçant pour que les récalcitrants ne finissent pas par se soumettre à l'autorité protectrice du clergé.

Pour les Canadiens français, le protestant anglais représentait la constante menace. Celui-ci ne se sentait pas moins menacé par les catholiques mais aussi par les Américains et par sa propre infidélité. Aussi les Canadiens anglais ont-ils développé ce que Northrop Frye appela la « mentalité de garnison ». Les conséquences culturelles de l'affrontement religieux furent considérables. Ainsi, il y a quelques années, rares étaient les professeurs canadiens-français dans les départements de français des universités canadiennes. Celles-ci étaient tenues à engager des protestants. Et à Montréal, l'université McGill allait chercher ses professeurs parmi des protestants en Suisse et en France. Il y a à peine quinze ans, l'un des plus grands philosophes français, Paul Ricœur, s'est trouvé dans l'impossibilité de donner une conférence à l'Université de Montréal car Ricœur était aussi pasteur protestant et devait, par conséquent, se contenter de l'université McGill où la majorité des étudiants en philosophie étaient de langue anglaise. On retrouve la même situation dans les écoles. Les catholiques n'admettaient que les catholiques, les protestants consentaient à recevoir les autres, Juifs, Orthodoxes, sans leur donner pour autant droit au chapitre dans l'administration des commissions scolaires. La Commission scolaire protestante recrutait ses professeurs au Canada et en Europe et les Français ne comprenaient pas les annonces dans leurs journaux où l'on spécifiait que les catholiques n'avaient pas accès aux postes que l'on offrait.

Comme tout peuple vivant et encore davantage en tant que minorité qui cherche à affirmer sa spécificité, les Canadiens français ne se sont pas laissés enfermer dans des villages sous la gouverne des curés et des notables. C'est à partir de l'Église elle-même qu'ils ont affirmé qu'ils appartenaient au monde et que, sous le regard de Dieu, l'espace échappe aux frontières. Les missionnaires canadiens-français ont construit des écoles, des dispensaires et des hôpitaux en Extrême-Orient, en Afrique et en Amérique du Sud, et ils ont confirmé une réalité maintes fois indiquée par l'histoire : une minorité ne survit que par son dynamisme. Sa seule protection est sa vitalité. Et si, à l'intérieur de leur propre territoire, les Canadiens français ont cherché des garanties et des sauvegardes, ils

ne connaissaient que la loi de leur croyance, de leur foi et de leur dynamisme dès qu'ils se trouvaient au Japon, au Chili ou au Sénégal.

Le caractère à prédominance rurale de la société canadienne-française l'a préservée de l'influence du monde extérieur. Et même quand l'industrie faisait une entrée de plus en plus fracassante au cœur de cette société, une partie importante de ses élites ne cessait de lancer des appels au retour à la terre. La société canadienne-anglaise a connu une évolution tout à fait opposée. Le Canada fut une terre de peuplement pour les Britanniques. Génération après génération d'Écossais et d'Irlandais venaient s'établir dans ce domaine du Commonwealth sous la protection du drapeau et de la royauté. Ils se heurtaient parfois aux populations déjà installées et la révolte de Mackenzie en 1837, à Toronto, le démontre avec éloquence. Dès leur arrivée, les Britanniques ne se sont pas contentés des travaux de la terre. Leur entreprise était marchande avant de devenir industrielle. Et quand il fallait peupler l'Ouest pour le rendre rentable, ils n'ont pas hésité à faciliter l'immigration des populations européennes et, dans certains cas, asiatiques, quand les Britanniques ne suffisaient plus à la tâche. Par la force des choses, la société canadienne-anglaise est devenue une société ouverte. Sa crainte de l'envahissement étranger ne s'est pas amoindrie, mais comme elle ne parvenait pas à absorber les populations étrangères, de plus en plus diverses et nombreuses, elle se protégeait dans des places fortes auxquelles les étrangers n'avaient pas accès.

Les Canadiens anglais eux aussi avaient besoin de se répandre aux quatre coins du monde comme contrepartie à la mentalité de garnison. Ils ont eu bien sûr leurs missionnaires. Un nombre considérable des membres de l'élite du Canada anglais se recrutent parmi les fils de pasteurs. Les marchands avaient eux aussi leurs émissaires. Le Canadien qui se rend au Brésil constate la double présence de son pays. Au Nord-Est, et à Sao Paulo, on lui signalera la présence nombreuse des missionnaires canadiens-français. On lui apprendra en même temps que ce sont des Canadiens qui ont installé et qui étaient, il n'y a pas longtemps encore, les propriétaires de l'électricité, du téléphone et des tramways à Rio de Janeiro et à Sao Paulo. Ainsi, alors que les étrangers se pressaient aux portes du Canada, les Canadiens quittaient leur pays pour évangéliser et industrialiser les étrangers. Les Canadiens anglais et les Canadiens français sont tiraillés entre la fascination du vent du large et la recherche de la sécurité dans le patelin.

L'industrialisation et l'urbanisation accélérée des derniers vingt-cinq ans ont bouleversé les assises des sociétés francophone et anglophone. De plus, la guerre qui a affaibli l'Europe a rendu les rapports entre le Canada anglais et la mère patrie britannique de plus en plus fragiles. Canadiens anglais et Canadiens français se sont mis à se compter. L'intérêt pour la généalogie est considérable. Comme dans tous les pays d'immigration, les premiers arrivés constituent les privilégiés. Pour faire leur place dans un nouveau pays, les nouveaux venus doivent faire montre d'un grand dynamisme. Et si la vitalité du Canada n'a pas connu de relâche c'est beaucoup grâce à l'arrivée massive des immigrants. Le fil conducteur qui relie le Canada à l'Europe est devenu fragile, ténu, quasi

invisible. La langue anglaise ne suffit point pour différencier Canadiens anglais et Américains. Menacés dans leur existence autonome, les Canadiens anglais affirment leur nationalisme dans leur opposition aux produits culturels américains.

Les Canadiens français sont fascinés par l'étranger mais cela n'efface pas entièrement leur crainte et leur méfiance à son égard. Les termes étranger et autochtone connaissent de grandes fluctuations, sont extensibles et sujets aux rétrécissements. Ainsi, en 1966, un membre du Conseil d'administration du journal *Le Devoir* a démissionné quand Claude Ryan fut nommé directeur du journal. Il lui reprochait de ne pas avoir la sensibilité canadienne-française en raison de son origine irlandaise.

Les changements sociaux et démographiques ont accentué la menace que ressent la société canadienne-française. Son existence culturelle n'est plus assurée par l'accroissement démographique et la protection de l'Église et de la foi, d'où le recours à la langue et au territoire. La langue n'élimine pas toutes les ambiguïtés. S'agit-il du français dit universel ou de la langue parlée au Québec ? Celle-ci est si variable, si mouvante qu'on ne parviendrait pas à la définir sauf si on la fixait dans des œuvres littéraires. Or celles-ci ont prouvé qu'elles ne suffisaient pas pour créer une langue nouvelle ou fixer dans un mouvement, préserver de l'éphémère une langue déjà existante. On finit par accepter le français universel comme la norme.

Les Canadiens anglais ne peuvent point se différencier par la langue. Le pouvoir de l'État leur semble le seul apte à préserver leur héritage et leur avenir. Dans le recours à l'État, Canadiens anglais et Canadiens français retrouvent les projets de civilisation qui ont fondé leur présence au Canada. Pour le Canadien anglais, le point de départ est l'individu, et c'est l'ensemble des individus qui composent la communauté. Celle-ci exprime sa volonté et dicte à l'État son action. Pour sauvegarder l'autonomie des institutions culturelles, celles-ci ne sont pas reliées directement au gouvernement. Elles relèvent de l'État qui leur accorde une grande autonomie.

Le Canadien français commence par un projet défini que le gouvernement propose à la communauté. Celle-ci est une collectivité, et les droits collectifs comprennent ceux de l'individu. L'action du gouvernement est appelée par conséquent à être directe. Ce sont ces deux conceptions de l'État qui aboutissent à l'affrontement des deux cultures, non pas dans leur mouvement créateur, ni dans leur vitalité mais dans les institutions protectrices qu'elles fondent. Il n'est plus question d'un simple parallélisme dont les pires ingrédients sont l'ignorance ou l'indifférence. Il s'agit de démarches contradictoires pour préserver des cultures menacées. Pour les Canadiens français dont la culture et la foi avaient des missions à remplir en Amérique, il est question désormais de serrer les rangs dans un territoire reconnu. Le Québécois peut s'identifier par le fait d'habiter un territoire, par la langue qu'il parle, par son origine ethnique. L'ambiguïté entre ces trois dimensions persistera.

Les Canadiens anglais sont convaincus qu'en faisant éclater cette ambiguïté ils pourront utiliser les leviers de l'État pour protéger non seulement leur culture propre mais celle aussi des francophones. L'individu sera toujours le point de départ. Mais cette démarche n'amoindrira pas l'étendue qui sépare les deux solitudes et comme il n'est point à espérer qu'un projet culturel commun unisse les deux groupes, il faut espérer qu'une démarche commune pour protéger leurs deux routes parallèles pourra calmer les craintes et amoindrir le sentiment d'insécurité.